

La photo contemporaine japonaise s'expose à Paris

Jeux d'artifices



La Naissance n°10, de Kishin Shinoyama, 1969.

Ecrasées par l'image vite faite, high-tech mais vite oubliée, la photo artistique ne

parvient pas à s'imposer comme une œuvre à part entière. Peu de musées, peu de galeries indépendantes : il faut aller aux sièges de Canon, Minolta, Nikon ou Fuji, ou dans les espaces photo des grands magasins, pour voir le travail d'artistes qui n'ont que rarement accès aux galeries établies et aux musées.

A Paris, Ryuta Amai n'est toujours pas revenu de la place accordée à son art favori, et se réjouit de voir plusieurs manifestations consacrées ce mois-ci à la photo japonaise : une sélection de jeunes artistes, présentés pour la première fois en France, à la Maison de la culture du Japon ; Kyoichi Tsuzuki au Centre national de la photographie ; les grands maîtres Shoji Ueda, Shomei Tomatsu, ou Nobuyoshi Araki, l'intimiste, à l'hôtel de Sul-



Etreinte n°52, d'Eikoh Hosoe, 1971.

Considérée comme un produit de consommation, la photo n'a guère de prestige au Japon. Le talent stylisé des artistes nippons imprime pourtant sensiblement la pellicule.

« Shashin : photographie en japonais, peut aussi se traduire par "prendre la vérité". La photo, c'est d'abord ça : une technique qui permet d'enregistrer les anniversaires des enfants, les souvenirs de vacances... » Ryuta Amai est installé à Paris, dans le quartier de Belleville. A 36 ans, ce photographe qui élabore des images de synthèse sur ordinateur s'amuse de ses compatriotes pour qui la photo n'est qu'une technique et le preneur d'images un technicien. La photographie : tout juste un produit de consommation courante, sûrement pas un moyen d'expression artistique ! Pensez : chaque Japonais fait un cliché tous les trois jours... soit douze milliards de tirages par an. Du coup, les professionnels formés dans les grandes écoles ou à l'université sont perçus comme des « presse-bouton » employés pour la promo de supermarché, la presse à scandale, au mieux les magazines de mode.

ly... Soit l'occasion d'échapper aux stéréotypes des petites filles en socquettes, ou curieusement fagotées, pour découvrir la diversité de la scène photographique contemporaine.

Brutalement, à partir de 1945, toute une génération de photographes épouvantée par l'utilisation de la bombe atomique et la lour-



ProDrome II, de Ryuta Amae, lauréat du prix Altadis 2002. Des images de synthèse dans la tradition du paysage japonais.

de défaite abandonne la neutralité de la photo d'information d'avant-guerre pour s'engager dans une recherche personnelle et esthétique. Des photographes (exposés à Sully) comme Yosuke Yamahata, Shomei Tomatsu, Hiromi Tsuchida ouvrent la voie à un nouveau style documentaire. Plus tard, en 1959, à Tokyo, sous l'influence croissante de la photo européenne et américaine, six fortes personnalités dont Ikko Narahara, Eikoh Hosoe ou Shomei Tomatsu créent Vivo : la première agence de photographes indépendants. Leurs démarches sont radicales pour l'époque : des images symboliques plus que narratives, bouleversant les traditions. Ainsi, *11h02 Nagasaki*, la célèbre photo de Shomei Tomatsu (réalisée en 1962) d'une montre arrêtée à l'instant précis où la bombe atomique a touché terre, ou encore cette série de nus baroques et sensuels, *Supplice des roses*, réalisée avec l'écrivain Mishima, par Hosoe en 1963. Autant d'essais légendaires qui propulsent ces photographes sur la scène internationale.

À la Maison de la culture du Japon, « Black Out », premier volet de deux expositions consacrées à la photo contemporaine japonaise, présentait en avril de jeunes artistes n'ayant

jamais exposé en Europe : des images reflétant les préoccupations quotidiennes d'un pays en pleine mutation. Avec « Scènes d'esprit », la seconde expo, on découvre des personnalités qui, pour moitié d'entre elles, ont choisi l'exil, à Paris, Berlin, Londres ou New York. Tripatouillant les derniers procédés de développement, les nouveaux supports, les optiques, elles s'émancipent de la technique. Comme si, enfin loin du Japon, l'image pouvait retrouver un nouveau statut.

Ryuta Amae est de celles-là. Avec son ordinateur, il conçoit des images de synthèse d'une grande virtuosité. « *Comme dans la tradition du paysage japonais, je compose avec un ensemble d'anecdotes, sans sujet central, où tous les éléments sont traités sur le même plan.* » Laisant le spectateur perplexe devant ces paysages, mégapoles ou jardins, qui ont l'apparence du réel mais ne sont que des mirages sublimes, où plane la sensation d'un chaos latent. « *On peut faire un tableau avec autre chose que de la peinture, avec de la photo par exemple. Et on peut faire de la photo sans utiliser un appareil* », conclut cet artiste qui s'est émancipé du déclin fondateur en même temps que de la culture de la photo « shashin » ● **Frédérique Chapuis**

A voir et à lire

« **Scènes d'esprit** », exposition jusqu'au 28 juin à la Maison de la culture du Japon, 101 bis, quai Branly, Paris 15°. Tél. : 01-44-37-95-01.

Catalogue (ainsi que celui de l'exposition « **Black Out** ») aux éditions de la Maison de la culture du Japon.

« **Happy victims** », exposition Kyoichi Tsuzuki, jusqu'au 1^{er} juin au Centre national de la photographie, 11, rue Berryer, Paris 8°. Tél. : 01-39-52-45-35.

Kyoichi Tsuzuki : images, scénarios et feuillets, jusqu'au 18 mai au CNEAI, île des Impressionnistes, 78400 Chatou. Tél. : 01-39-52-45-35.

« **Japon 1945-1975** », jusqu'au 15 juin au Patrimoine photographique, hôtel de Sully, 62, rue Saint-Antoine, Paris 4°. Tél. : 01-42-74-30-60.

Catalogue aux éditions Marval.

Publications :

Ryuta Amae, éd. Actes Sud, coll. « Altadis », 64 p., 9 €.

La superbe revue *L'Insensé* consacre son deuxième numéro à la photo contemporaine japonaise.